

**LE MAITRE
LUCIEN BOTOVASOA
1908 - 1947**



**Chrétien convaincu, franciscain séculier ardent,
mis à mort pour avoir gardé sa foi**

R.P. Louis DEGUISE

Texte malgache traduit par le Père François Noiret sj

LES REGIONS DE MADAGASCAR



Le Maître Lucien BOTOVASOA est né, a vécu, est mort à VOHIPENO, petite ville de la côte sud-est de Madagascar, située entre Manakara (à 40 km au nord) et Farafangana (à 60 km au sud), sur la route nationale, le long du fleuve Matitana.

PRESENTATION

« Les paroles touchent, mais les actes entraînent. ». Voilà qui peut résumer la vie de **Lucien BOTOVASOA**, apôtre de la Charité et de la Vérité.

Aux jours que nous vivons, nous avons besoin d'exemples vivants, surtout les jeunes pour qu'ils soient Missionnaires de l'Espérance. Voici, lecteur, l'histoire de sa vie.

Le Père Louis Deguise qui l'avait connu l'a écrite, le Père François Noiret qui est chargé de tout ce qui concerne la vie de cet homme de Dieu l'a corrigée pour que le texte corresponde mieux à ce qui fut. Merci à eux et à ceux qui les ont aidés. Merci aussi aux bienfaiteurs qui ont permis l'impression de ce livret.

Que **Lucien BOTOVASOA** prie pour nous afin que nous suivions les traces du Christ. Et que Ste Marie en qui il se confiait tant conduise nos pas.

17 avril 2009, jour anniversaire de la mort de Lucien Botovasoa.

Mgr Benjamin Ramaroson, c.m., évêque de Farafangana

Le Maître Lucien BOTOVASOA (1908 - 1947)

*Chrétien convaincu, franciscain séculier accompli,
mis à mort pour avoir gardé sa foi*

Ecrit par le Père Louis Deguise en 1968 (sans signature)¹

Sa vie

Lucien Botovasoa naquit à Vohipeno en 19082 . Il commença par étudier à l'école publique, puis à l'école des Pères quand elle s'ouvrit. Il fut alors baptisé et communia, à l'âge de 14 ans. Il acheva ses études au collège St Joseph de Fianarantsoa, et devint instituteur à l'école des Pères de Vohipeno.

Son enseignement ne le satisfaisait pas s'il n'y joignait l'éducation chrétienne des enfants. Chaque jour après la classe, il lisait l'Histoire des Saints aux élèves qui le désiraient. Sa façon de la lire était plaisante et agréable à entendre ; il y ajoutait de petits commentaires et de brefs encouragements ; mais c'est l'histoire des martyrs qui emportait

son cœur et émouvait celui des élèves ; il leur est impossible jusqu'à ce jour d'oublier ce qu'ils ont alors entendu de lui; sa bouche ne cessait de goûter la douceur du sort des martyrs dans les exhortations qu'il donnait autant à ses élèves qu'aux Tertiaires de St François et tous voyaient qu'il brûlait du désir du martyre.

Le 10 octobre 19303, il se maria . Le Père Thomas Zafimasina, originaire de Vohipeno et premier prêtre autochtone du diocèse, venait alors d'être ordonné prêtre. La Soeur Marie-Joseph dit alors à Lucien, en pensant aux qualités chrétiennes peu ordinaires qui étaient les siennes : « Oh ! Maître, vous qui êtes si pieux, qui avez étudié au

1-Extrait du Voninkazo Serafika, Bulletins n°81 à 87, 1972, et corrigé d'après les manuscrits laissés par le Père Louis Deguise et conservés à Maromby-Fianarantsoa. 2-Toutes les notes viennent de l'enquête menée sur les lieux à partir de 2007.

Botovasoa était l'aîné de neuf frères et sœurs de même père et même mère, Behandry Joseph et Neviantsoa Philomène.

3-Il épousa Suzanne Soazana, alors âgée de 16 ans.

collège des Pères, si vous étiez entré au séminaire, vous auriez pu devenir prêtre : ne regrettez-vous pas de vous être marié ? » Lucien répondit clairement et sans l'ombre d'une hésitation : « Pas du tout, je n'ai pas le moindre regret, dit-il ; au contraire je suis bien heureux de mon état parce que c'est à cela que Dieu m'a appelé: à être laïc, marié, instituteur. C'est que moi, je vis avec les gens du village, et je puis faire pour les entraîner ce que vous les Pères et les Sœurs ne pouvez pas, car la plupart sont encore païens, et je peux leur montrer un caractère chrétien qui leur soit accessible, parce que je ne suis pas un étranger chez eux. » Bien avant les encouragements du Concile, Lucien Botovasoa comprenait parfaitement bien les droits et les devoirs des laïcs dans l'Eglise, et la complémentarité de leur état et de celui de prêtre.

Aussi le désir du Maître était-il d'être un parfait laïc. Dès que le groupe des Croisés du Cœur de Jésus s'établit à Vohipeno, il fut des premiers à y entrer. Il y fut reçu le 18 août 1935. En 1936, il fut élu secrétaire et trésorier et remplit ces tâches jusqu'à sa mort. Cela n'apaisait pas pour autant sa soif et il continuait de rechercher une voie de perfection supérieure : il était marié et ne pouvait se faire religieux ; aussi se mit-il à la recherche d'une vie de perfection dans le mariage. Il commença

par chercher un livre d'histoire de saints qui ont été mariés ; en vain. Mais lui qui désirait être véritablement un « religieux laïc », finit par trouver ce qu'il cherchait : il tomba sur le Manuel du Tiers-Ordre de St François. Cette association publique de fidèles était encore inconnue dans la région du Sud à l'époque. Ainsi donc, les gens mariés pouvaient être consacrés au service du Royaume comme les religieux ! Il y avait même dans l'Eglise des associations spécialement pour eux !

Quelle joie fut celle de Lucien Botovasoa ! Pourtant l'arbre ne fait pas la forêt : comment devenir franciscain séculier sans une Fraternité ? A cœur vaillant rien d'impossible ; le Maître se mit donc à parler discrètement à quelques personnes, hommes et femmes, qui de son point de vue devraient comprendre le bienfait de l'Ordre Franciscain Séculier (le Tiers-Ordre).

Hélas ! Tous étaient déjà dans l'une ou l'autre association ; ils refusèrent, disant que c'était une nouveauté dans le diocèse, que trop peu de gens pourraient désirer cela et que cela ne réussirait pas, et surtout qu'on avait déjà tant à faire dans les associations où l'on était entré, et pour aider à la marche de la paroisse : comment porter deux cruches sur la même tête ! N'en demandez pas trop !...

Lucien Botovaso ne se découragea pas pour autant : il n'avait réussi à entraîner personne, il entreprit donc de prier. Finalement voici qu'une mère de famille très méritante accepta de devenir franciscaine séculière (elle vit toujours à Vohipeno4). Le Maître et elle, trouvèrent quelques compagnons et créèrent une Fraternité. Cette ferveur de Lucien qui découvrait ce qu'était être franciscain séculier tout en l'enseignant aux autres ! Le zèle des premiers associés était un véritable bouillonnement : à la réunion de chaque mercredi, Lucien prodiguait d'ardents encouragements, ses compagnons ne peuvent oublier comme leur cœur battait quand il leur parlait du bonheur du chrétien qui vit d'abnégation, surtout si cela peut amener jusqu'à la mort du martyre !

La femme de Botovaso était malgré tout chrétienne ; il l'avait même aidée à entrer chez les Enfants de Marie ; mais vivre en s'efforçant de servir Dieu selon les préceptes de l'Évangile, cela ne signifiait pas grand-chose pour elle. Lucien lui avait-il fait connaître son désir d'être franciscain séculier ? Elle ne s'en souvient même pas, et s'il le fit, elle n'y comprit rien. Ce dont elle se souvient, c'est que Lucien se mit à

multiplier ses prières habituelles et à observer des jours de jeûne ; le soir, « il me faisait dire plein de dizaines de chapelet » avec lui ; il se levait à minuit pour prier, et encore à deux heures ; à quatre heures, il partait faire sa méditation à l'église...

Sa femme ne comprenait à peu près rien à tout cela, et vu son ignorance, elle put bien l'invectiver souvent, comme elle le dit : « Je suis une personne forte en bec ». Elle ne supportait pas la vue de l'image de St François, la corde aux reins, suivi de son loup, que Lucien avait apposée au mur de la maison. « C'est lui, disait-elle, qui te rend fou ! » C'est depuis que cette image était entrée chez eux qu'elle voyait Lucien faire tout ce qu'il faisait : elle pensait que le Maître allait se faire religieux et abandonner sa femme et ses enfants !

Le jour où Lucien apprit cela, il éclata de rire, puis il expliqua doucement à sa femme qu'il était loin de penser à des choses pareilles, qu'au contraire ce serait un grand péché pour lui qui était marié d'abandonner sa femme et ses enfants ; qu'au grand jamais, il ne fasse chose pareille ! Il lui expliqua aussi son jeûne des mercredis et vendredis : c'était une règle qui n'affectait que lui

4- Au moment où cette histoire fut écrite, la Mère de Be, Marguerite Kembarakala, vivait toujours à Vohipeno ; elle était née vers 1890, et avait épousé Léon Zafimahova ; elle était la mère des trois frères Zafimahova dont Norbert ; elle est décédée le 18 septembre 1979.

seul, en tant que franciscain séculier, et ne concernait ni sa femme ni ses enfants, lesquels pouvaient manger ce qu'ils voulaient, et il l'encouragea à bien cuisiner au contraire pour elle et les trois enfants⁵.

Pareillement en ce qui concernait les vêtements : le Maître ne voulait porter qu'un pantalon et une chemise kaki (c'est la couleur du vêtement des tertiaires, disait-il), le dimanche comme les jours de semaine. Sa femme le lui reprochait souvent, parce qu'il aurait dû porter un pantalon noir comme tous ses amis instituteurs, à tout le moins le dimanche ; Lucien refusait doucement, il ne voulait porter que ces vêtements kaki et sa ceinture de corde à même la peau. Mais il encouragea sa femme à porter les vêtements qu'elle voulait, et il lui fit même faire un dentier quand elle en eut besoin⁶ : « Si je fais des heures supplémentaires après la classe, disait-il, c'est pour que tu sois à l'aise. »

Mais la femme protestait d'autant plus : « Tu me fais mener une vie insupportable avec ton travail qui n'en finit pas, jamais un instant de repos, et même la nuit, combien de fois tu te lèves ! Avec tes capacités, est-ce que tu ne pourrais pas devenir comptable,

avoir un bon salaire et nous serions alors à l'aise au lieu d'être comme maintenant toujours dans la gêne⁷. »
« Allons ! disait Lucien avec grande douceur, quand même nous aurions de l'argent à remplir cette maison, nous n'aurions pas la richesse que nous avons maintenant, celle qui ne rouillera jamais ! »

Jusqu'à ce jour, tous les habitants d'Ambohimamarivo (le quartier où vivait Botovasoa) connaissent la célèbre histoire où il méprisa l'argent. Il y avait un marchand de bestiaux qui avait vendu des bêtes toute la journée au marché aux bœufs qui est au sud de la maison du Maître. Vers le soir, l'homme qui avait bien rempli son sac s'en alla boire un coup et en oublia le sac dans l'herbe. Le Maître, en revenant de l'école, passa par là et remarqua ce gros sac tout plein d'argent, des billets sans nombre. Pour que personne ne s'en empare, le Maître l'emporta à la maison.

Peu après, notre marchand arrive, l'air bien soucieux, et fouille dans les herbes. Le Maître s'approcha de lui : « Auriez-vous perdu quelque chose ? – Non, non ! » dit l'homme tout à son affaire. « Ah, bon ! Alors ce n'est pas à

5-Leur troisième enfant, Gaïane, étant née en 1939, et le quatrième, Colomban, en 1942, c'est donc en 1940 ou 1941, que le Maître commença à jeûner deux fois la semaine ; il avait alors 32 ou 33 ans.

6-Il lui fit poser cinq dents d'or !

7-Le salaire mensuel du Maître était alors de 30 piastres et de 25 kg de riz ; il élevait encore deux de ses cadets ; la famille était vraiment gênée.

vous, ce sac que j'ai vu ici ? – Comment ! Vous avez vu un sac ? – Veuillez me suivre, s'il vous plaît », lui dit le Maître en l'entraînant chez lui. « Quel sorte de sac était-ce ? Et combien d'argent contenait-il ? » Lui dit Botovasoa. Bien vite, il comprit qu'il s'agissait effectivement du sac qu'il avait trouvé.

Il le lui rendit tel quel sur le champ : « Voici votre argent ! » dit-il au marchand qui n'en revenait pas ; plein de gratitude envers le Maître, il voulait lui remettre une grosse somme⁸. Mais le Maître refusait ; l'homme insista, mais Lucien refusa fermement : « Je suis chrétien, je n'ai fait que mon devoir. Remerciez Dieu, car c'est Lui qui vous a protégé pour que votre argent ne parte pas avec les voleurs. » Le marchand était stupéfait : quelle stupidité absolue que de ne pas accepter de l'argent qu'on vous offre... Lucien finit par accepter dix piastres pour ne pas faire de peine au propriétaire de cet argent⁹.

Son cœur ne reposait que sur une seule chose : la foi, disent sa femme et tous ceux qui l'ont connu. Il priait sans cesse ; son chapelet ne quittait pas sa main, si

bien qu'on l'avait surnommé « Graine-de-pikopiko » (les graines de pikopiko sont comme des grains de chapelet, et même on en fait des chapelets). Quand Lucien s'en allait sur la concession de son père, assez loin de la ville, il invitait ceux qu'il trouvait sur la route à réciter le chapelet avec lui. Sa façon de faire était si agréable que même ceux qui n'en avaient pas envie étaient amenés à accepter. Et plus d'un ne peut oublier la façon qu'avait le Maître d'expliquer les mystères du Rosaire d'un cœur tressaillant de joie qui faisait aimer la prière.

Sa mort

Encore qu'il ne fût pas membre inscrit, chose qu'il avait toujours refusée de faire, Botovasoa fut choisi par la grande majorité comme Président du PADESM à Vohipeno ; il refusa farouchement et il n'y eut pas moyen de le faire revenir sur sa position¹⁰. « La politique m'est chose tout à fait étrangère, disait-il, vous savez tous que pour moi je ne goûte que les affaires de religion et que j'y passe mes journées entières. Je vous présente donc mille excuses,

8-La moitié du contenu du sac, soit mille piastres, au dire de son fils François qui l'accompagnait alors.

9-Le Maître fut la risée du village un mois durant. Cette histoire est passée en proverbe à Vohipeno ; jusqu'à aujourd'hui, on dit : « Tel Botovasoa qui a trouvé de l'argent : au lieu de le prendre, il le rend à son propriétaire. »

10-Ceci mérite éclaircissements : Botovasoa ne fut nullement choisi comme président du Padesm (Robert Marson était déjà président à Vohipeno), mais en raison de son niveau d'études et parce qu'il avait la confiance générale de la population, le Padesm voulait le présenter comme candidat à l'élection pour l'Assemblée Provinciale du mois de janvier 1947. Botovasoa refusa farouchement, ce qui provoqua la

je vous demande mille pardons, cherchez quelqu'un d'autre que moi. » Qui n'était échauffé par la politique sur tout le territoire de la Mattanana et de Manakara en ces jours qui précédaient la Rébellion ?

Bien avant que l'explosion ne se produise – une année avant, dit sa femme – le Maître avait déjà coutume de dire : « Je ne durerai pas, mais ça ne me fait rien ; je désire mourir et être heureux ; ma seule peine, ce sera de vous abandonner. » Ceci il le dit à sa femme.

A son père aussi, il dit ceci : « Mon heure est proche, peut-être reste-t-il un mois – Tu es en bonne santé ; il ne court aucun bruit qu'on te mettrait à mort. Pourquoi dis-tu cela ? – La seule chose qui me fasse de la peine, père, c'est que je ne vous aurai laissé aucun bien ! »

A ses frères encore : « Il y en a qui seront tués dans notre famille, mais nous ne mourrons pas tous, et même peut-être un seul. Soyez donc courageux, remettez-vous en à Dieu et faites confiance. »

Dès que le « tumulte » de 1947 se déclencha, il dit à sa femme et à ses enfants: « Quoiqu'il arrive, quoiqu'il advienne, ne vous détachez jamais de Dieu. »

Lucien alla positivement au devant de la mort. « Je ne crains pas la mort, dit-il à sa femme, je trouverai la béatitude; ce qui me peine, c'est de vous abandonner; mais je vous assisterai », ajouta-t-il. Tout le monde en témoigne : il s'offrit à mourir en lieu et place de sa famille, pour qu'aucun d'entre eux ne soit tué. « S'il y a quelqu'un qui doit être tué, dit-il à la Soeur Marie-Joseph huit jours avant le 29 mars 1947, je serai le premier. »

Mais pourquoi donc ? « Le Maître était trop chrétien, disent la plupart ; il gênait ceux qui avaient des pensées perverses, ceux qui voulaient profiter des troubles pour commettre des injustices. » « Botovasoa était trop connu pour son impartialité à faire régner la justice. Pour lui, la justice était la justice, un point c'est tout », dit ce païen notable de la ville.

colère de l'administrateur Dumont : le Maître fut couvert d'insultes devant tout le monde et chassé comme un chien !

Il en fut très affecté sur le moment parce qu'il était directeur de l'école catholique et que le Père Garric ne l'avait pas soutenu. (Le PADESM : Parti des Dëshérités de Madagascar était favorable à une indépendance différée et en pratique à la colonisation française jusqu'à ce que des élites se dégagent des régions défavorisées; l'administration de l'époque le favorisait ouvertement.)

Quand le « tumulte » commença, Botovaso aurait très aisément pu se sauver, soit en partant en brousse, soit en allant à Manakara. Il fit exactement l'inverse : il considéra comme un devoir sacré d'affronter la mort ; il s'attendait au martyr et n'aurait pas voulu manquer l'occasion en s'enfuyant.

Il accepta l'invitation de son père à le suivre sur sa concession, au nord de la ville, à peu près à 4 km, l'après-midi du dimanche des Rameaux (le 30 mars). Mais quand il apprit qu'il y avait eu des massacres en ville, il remonta en ville ; c'était le mercredi après Pâques. Il ne trouva plus en ville ni prêtre ni sœurs, car les autorités les avaient emmenés à Manakara.

Botovaso rassembla les chrétiens qui restaient encore en ville ; on se rassembla dans l'ouvroir des sœurs, parce que l'église avait été fermée (ce fut le dimanche de Quasimodo¹¹). « Ce fut la dernière Messe que célébra le Maître », disent ceux qui y assistèrent. C'est un abus de langage ; Botovaso était un laïc qui ne pouvait

célébrer la Messe. Mais il est plus exact de dire qu'il s'offrit en sacrifice lui-même : il s'offrit lui-même en sacrifice uni au Sacrifice du Christ en tant que membre du Corps du Grand-Prêtre.

Arriva le jeudi 17 avril après Quasimodo, il était midi – Botovaso et les siens étaient dans la maison du Maître qui avoisine l'école des Pères, au quartier de Vohimasina. Survint une bonne chrétienne (un de ses fils est prêtre à Fort-Dauphin¹²), tout essoufflée, venant d'Ambohimanarivo, le quartier d'origine de Lucien : « J'ai entendu un bruit, dit-elle, comme quoi le Maître allait être convoqué par le Chef de clan, ce soir à la maison clanique (pour une assemblée de clan). »

A l'époque et à pareille heure, il s'agissait d'un jugement pour condamner à mort. La femme de Lucien se mit à pleurer. Un de ses cadets fut si saisi qu'il fit un accès de fièvre et ne put quitter le lit de toute la journée.

11-Il regroupa catholiques et protestants ce jour-là, parce qu'il ne leur restait personne pour mener la prière.

12- Le Père Raphaël Robson.

Seul le Maître resta impassible. « Oui, je sais que le Chef a besoin de moi, dit-il, ne craignez rien. » « C'était l'heure du repas, dit sa femme, et il voulait que nous mangions d'abord paisiblement. » Il prit alors au mur de la maison l'image de St François et la déplaça à l'extérieur, il la fixa près de la porte qui donne sur la varangue, en disant : « C'est lui qui me conduira. »

Le repas terminé, sa femme et lui restèrent seuls dans la pièce ; Lucien ouvrit la bouche pour parler à sa femme avec une extrême douceur : « Eh bien, oui ; c'est vrai, je suis convoqué, je suis convoqué pour être jugé », ce qui signifiait en ces jours-là pour être condamné à mort. Sa femme lui dit : « Mon Dieu ! Heureusement qu'on l'a su avant l'heure. Va te cacher, par exemple sous le toit du clocher si élevé: personne ne te trouvera là-haut ! »

Le Maître sourit : « C'est vous qui serez persécutés si on ne me trouve pas, dit-il ; laisse-moi donc y aller !... Il y a longtemps que je m'attendais à cela. Je n'ai pas peur de la mort – la seule chose que j'appréhende, c'est le bref instant

où le coupe-coupe s'élèvera avant de s'abattre sur mon cou. Mais aussitôt après, c'est la béatitude. Loin de moi de m'enfuir ! Ma peine, c'est de te laisser accablée de peine avec les cinq enfants. N'ayez pas d'appréhension (Vincent, son fils aîné, avait alors 15 ans) ; quand je serai mort, je serai en tout lieu (il répéta cette parole plusieurs fois), c'est-à-dire que je serai avec vous partout où vous serez, comme si je n'étais pas mort, et je ne vous abandonnerai pas. Je viendrai à votre aide, dit-il avec force tout en levant la main, je vous protégerai toujours. » Puis il donna à sa femme ses dernières recommandations pour l'éducation de leurs enfants¹³.

« Le Maître a accompli entièrement sa promesse : il est incroyable que, dans cette période extraordinairement difficile, nous n'ayons pratiquement manqué de rien », dit sa femme qui raconte cette histoire en tous ses détails. Depuis cette conversation jusqu'au soir, Lucien ne cessa plus de prier, tantôt lisant son Manuel du T.O., tantôt récitant son chapelet.

Vers 9 heures du soir, les quatre jeunes gens envoyés par le Chef de clan

13-Ils avaient alors cinq enfants, et sa femme était enceinte de deux mois.

14-D'après le témoignage d'André Mahazo, son frère cadet : « Quand on lui dit : le Chef de clan te demande, Lucien Botovasoa répondit sur le champ : Je suis prêt ! - Il n'hésita pas une seconde, il se leva aussitôt : 'Voici ma femme et mes enfants, m'avait-il dit, ils sont encore petits, je te fais confiance pour les faire vivre'. Il partit sans aucune peine, il marchait avec détermination. Il savait qu'il allait mourir et il n'eut aucun refus, aucune hésitation quand l'appel arriva, il partit à l'instant même. Nous avions du mal à le suivre, nous étions en sueur, tellement il allait vite.»

frappèrent à la porte. « Le Chef te fait chercher », dirent-ils. « Je suis prêt ! », répondit Lucien Botovasoa en se levant sur le champ. « Il ne fit aucune recommandation ? Aucun au-revoir ? – Non, dit sa femme, et cela, il le fit volontairement, pour ne pas nous faire pleurer¹⁴ »

« Prends ta veste noire, lui dit sa femme, la nuit est fraîche. » Ce fut tout le vêtement qu’il emporta, en plus de sa tenue habituelle de franciscain séculier, et d’un grand tissu dans lequel il se drapa et qu’il fit rapporter par quelqu’un¹⁵. Il laissa à sa femme son Manuel du TO et n’emporta que son chapelet.

On introduisit Botovasoa dans la maison clanique. Le Chef de clan lui dit : « Tu es membre du Padesm et tu dois être jugé. » D’après les témoins, Botovasoa répondit d’une voix forte et sans hésitation : « Je sais que vous allez me tuer et je ne puis refuser ; si ma vie doit racheter la vie de beaucoup d’autres, n’hésitez pas à me tuer. Ce que je vous demande, c’est de ne pas toucher à mes frères. » Cette demande lui fut accordée.

Au-dehors de la maison, l’équipe des soldats était déjà prête à mener le condamné au bord du fleuve Matitanana, où les attendait une autre équipe, celle des bourreaux qui coupaient les têtes. Pourquoi donc le Maître, qui venait de s’offrir à la mort, ne fut-il pas emmené sur le champ ? Au contraire, on l’invita à s’asseoir à côté du Chef de clan, paraît-il, et il y resta plus d’une demi-heure avant d’être emmené. Il est difficile de savoir exactement ce qui se passa durant ce moment assez long, les propos de ceux qui y assistèrent ne concordent pas. Ceci cependant est clair :

1. Il ne fut pas condamné pour raison politique. Le midi de ce jeudi 17 avril précisément, le Chef de clan lui-même avait dit aux cadets de Botovasoa : « Ce soir, vous irez chercher votre frère aîné et vous l’amènerez ici à la maison clanique. Certes il est Padesm, mais nous ne lui trouvons aucun tort, c’est un homme pieux qui ne fait pas de politique. Ne vous épouvantez donc pas : il est cultivé et nous voulons en faire notre secrétaire MDRM¹⁶. » Tout le monde sait à Vohipeno que Botovasoa ne s’occupait pas de politique, et que pour rien au monde il

14-Il se drapa d’une enveloppe de matelas de couleur noire qu’il demanda qu’on rapporte ensuite à son fils.

16-Le MDRM : Parti Démocratique de la Rénovation Malgache; le parti indépendantiste, favorable à l’Indépendance immédiate de Madagascar; les trois députés du pays étaient de ce parti.

ne se serait offert à mourir pour simple raison de politique.

2. « Il était la douceur même, tous l'aimaient, il était impartial, on ne voit pas pourquoi on aurait dû le tuer, dit ce vieux païen notable de la ville.

Le Maître était comme le poisson : on le tue pour sa bonté. Un bœuf peut avoir brouté les cultures du voisin etc., mais le poisson, quel mal fait-il ? Pourtant on prend les meilleurs d'entre eux, et ce sont les mauvais qu'on laisse. »

Lucien était un juste, il était tel un flambeau au cœur de la ville, dressé comme un reproche vivant aux yeux des méchants qui profitaient du désordre pour accomplir leurs desseins ténébreux. Comme le dit le livre de la Sagesse (2/12): « Saisissons-nous du juste, parce que ses manières s'opposent aux nôtres, il est un reproche pour nous qui transgressons la Loi, il nous donne tort dans nos desseins. »

Le bruit qui courut dans cet embrouillamini est-il avéré ? Voici la rumeur qu'on entendit alors : le Chef de clan voulut soudoyer Botovaso pour en faire le secrétaire MDRM du quartier d'Ambohimananarivo (ainsi qu'on avait fait pour d'autres instituteurs dans d'autres villages), mais celui-ci refusa en disant : « Vous du parti d'ici, on vous voit persécuter la religion (vous arrachez les médailles du cou des gens, vous faites piétiner la croix, vous fermez

les églises pour en faire soi-disant des salles de bal, etc.). Vous savez combien la religion m'est précieuse et il m'est impossible d'aider un parti qui s'oppose à la religion. » Malgré tous les discours sinueux tentés pour le convaincre, il fut impossible d'entraîner Botovaso, c'était sa seule et sa dernière parole, dit-il.

Alors le Chef de clan prononça le jugement. Les jeunes gens responsables s'emparèrent du Maître et l'emmenèrent. « Il faisait nuit alors » (Jean 13/30), il était environ 10 heures.

C'était au bord du fleuve Matitanana, à l'abattoir, qu'on exécutait les condamnés. Laisant la grand-route, on franchissait un ruisseau sur un pont fait à l'époque d'un simple tronc d'arbre. Avant de le franchir, Lucien demanda à prier ; il s'écarta légèrement dans les buissons à l'ouest du chemin, il s'agenouilla et pria à haute voix.

« J'étais juste à côté de lui, rapporte ce témoin qui a parfaitement entendu sa prière, et voici ce dont je me souviens (pardonnez-moi, mon père, je vais vous la « dicter », vous la rapporter mot-à-mot, dit ce jeune homme en rassemblant ses esprits) : 'Mon Dieu, dit le Maître, pardonne à mes frères que voici, il leur est dur d'accomplir le devoir qu'ils doivent maintenant accomplir envers moi. Puisse mon sang répandu en terre l'être pour la rédemption de ma patrie !'

Très ému, je me tournai vers quelques-uns de mes compagnons et je leur murmurai : « Oh ! Un homme comme celui-là, vous allez le tuer ? Vous n'avez donc pas peur ? – Nous sommes tous désignés pour cela, chacun craint pour sa propre vie ! » Le Maître pria doucement pendant environ 10 minutes (je suis protestant et je ne suis pas capable de rapporter les prières qu'il fit alors). »

Alors Botovasoa se releva.

Le petit pont passé, on voulut lier les mains du Maître, mais il dit : « Pour me tuer, ne me liez pas ; je me lie de moi-même. » Et il étendit ses mains en les croisant devant lui (« Le frère à l'agonie tiendra le crucifix », dit la Règle du Tiers-Ordre. Ou peut-être faisait-il alors allusion à la corde du tertiaire franciscain qui le ceignait jour et nuit – « nous la voyions quand nous nous baignions avec lui », disent ses compagnons).

Parvenu au bord de l'eau, il s'agenouilla et reprit sa prière, en répétant simplement les paroles qu'il avait déjà dites (Mathieu 26/44). Voyez à quel point ce grand chrétien provoquait le respect de ceux qui allaient le tuer :

aucun n'osait troubler sa prière. Lucien acheva sa dernière prière ; on l'invita à s'étendre sur le sol, la tête tournée vers le fleuve à l'ouest.¹⁷

Ceux qui tenaient les coupe-coupe hésitaient, ils les agitaient au-dessus de la tête du condamné à mort. Finalement Lucien se retourna vers eux et leur dit : « Je vous en prie, ne promenez pas vos coupe-coupe par-ci par-là, faites en sorte de me couper le cou d'un seul coup », et il fit le geste de la main, disent les témoins ; certains disent même que le Maître le fit en plaisantant comme à son habitude. Il était prêt au martyre et il allait risquer de flancher si sa passion durait trop longtemps ?

Le bourreau chef frappa un grand coup et trancha sur le champ la tête de Botovasoa¹⁸. Là-dessus, chacun des exécuteurs frappa un coup ou trempa son coupe-coupe dans son sang comme il était de règle. Puis on jeta son cadavre dans l'eau de la Matitanana ; il était vêtu de son habit de franciscain séculier, pantalon et chemise kaki, et ceint de la corde. Les eaux emportèrent le corps et on le vit plus tard qui était entraîné vers la mer.

17-En réalité, le Maître se s'allongea pas, mais agenouillé il s'inclina simplement et continua de prier en attendant qu'on le frappe. Les tueurs étaient des jeunes qu'il avait enseignés à l'école ; ils avaient peur et hésitaient, si bien que le Maître fut encore obligé de leur donner l'ordre (de frapper).

18-Sa tête ne fut pas complètement tranchée puisqu'on la vit encore attachée à son cadavre quelques jours plus tard.

« Une fois mort, je ne serai ni ici, ni là, mais je serai en tous lieux », se remémore sa femme en repensant à tout cela.

Lucien avait alors 39 ans.

Lucien Botovasoa est-il mort martyr ? Il appartient à l'Eglise de le dire. Mais du moins voici le témoignage de ceux qui assistèrent à ses derniers instants : « S'il n'avait pas été chrétien, et pas simplement chrétien, mais un chrétien rempli de foi, le Maître ne serait pas mort, il ne se serait pas livré sans se défendre. »

De tous les chrétiens qui ont connu Lucien de son vivant, nul ne peut refuser que, depuis la création de l'église de Vohipeno (1898), il n'a jamais paru un tel chrétien, tant et si bien que, même s'il n'était pas mort martyr, l'opinion unanime est qu'il fut vraiment un saint.

Au vu et au su de tout ce qui concerne Lucien et de sa mise à mort, ainsi qu'on l'a rapporté ci-dessus, si l'on s'en tient à cela, peut-être certains hésiteront-ils encore à affirmer qu'il est bien mort martyr pour la foi ou non. Mais pour ce que Lucien lui-même en pensait vraiment, tous ceux qui l'ont

connu tiennent que c'est vraiment la mort du martyr qu'il attendait et qu'il acceptait ; jamais il n'aurait livré sa vie à la mort s'il n'avait cru que cela ne le conduisait pas au martyr. Quant à ses paroles : « mon sang... pour la rédemption de ma patrie », ce qui peut se comprendre de deux façons : soit la rédemption de la terre des ancêtres pour l'indépendance, soit la rédemption spirituelle pour le salut de tous, ceux qui l'ont accompagné affirment sans hésitation que c'est dans le second sens qu'il faut bien comprendre l'intention de Lucien.¹⁹



Il y a une suite à cette histoire. En 1964, un vieillard du village nommé Tsimihoño, connu pour sa dureté et son caractère excessivement difficile, était malade à mourir ; il fit venir le prêtre²⁰ et lui parla comme suit : « Mon Père, je vais mourir. C'est moi qui ai fait tuer Lucien BOTOVASOA, il y a 17 ans de cela. On l'emmenait pour le tuer et il était déjà sorti de la maison clanique quand il s'est retourné en me regardant et il m'a dit : « Chef, tu mourras chrétien. Cela te sera très difficile en ce jour-là, mais ne crains

19-Ici s'achève l'histoire écrite par le Père Deguise qui avait lui-même connu Lucien Botovasoa. La suite de l'histoire écrite ici est du Père Vincent Carme.

20-Le Père Vincent Carme, jeune missionnaire arrivé en 1961. Il connaissait déjà le nom de Botovasoa, mais pas l'histoire du Chef de clan Tsimihoño.

rien, je serai à côté de toi, tu devras être baptisé et tu mourras chrétien. » Je sens qu'il est ici maintenant; je ne le vois pas, mais je l'entends ; dis-moi ce que je dois croire et ce que je dois faire, car je ne sais rien. »

On voyait qu'il souffrait beaucoup ; il était en sueur et avait été abandonné de tous : en effet, il n'y avait personne auprès de lui et il n'y avait pas de feu dans la maison. Le Père l'interrogea s'il se repentait vraiment et regrettait ce qu'il avait fait. Il répondit : « Mais Lucien, je l'aimais ! Qui ne l'aimait ? Ce n'était pas un

homme comme les autres ! » Le Père fit appeler Marguerite Kembarakala, l'amie de Lucien, qui était Enfant de Marie et Franciscaïne Séculière ; ils préparèrent Tsimihoño l'assassin, ils l'emmenèrent à l'hôpital où il fut baptisé en urgence. Il y vécut encore une semaine.

Il portait son chapelet au cou et ne cessait de répéter : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur » jusqu'à sa mort. Telle fut la récompense inattendue venue d'avance de celui qui avait pardonné à tous, et souffert. Si le grain ne meurt, il reste seul. ■

FIN

Litanies de l'homme humble

Prière écrite de la main de Lucien Botovasoa qu'il conservait dans son Manuel du T.O.

Du désir d'être aimé des gens, libère-nous, Jésus !

Du désir d'être loué, libère-nous, Jésus !

Du désir d'être honoré, libère-nous, Jésus !

Du désir d'être préféré à d'autres, libère-nous, Jésus !

Du désir de devenir conseiller, libère-nous, Jésus !

Du désir de vivre à l'aise, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être déshonoré, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être diffamé, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être repoussé par certains, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être calomnié, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être oublié des gens, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être moqué, libère-nous, Jésus !

De la crainte d'être ridiculisé à tort, libère-nous, Jésus !

21-L'expression malgache «Oloraiky» est propre au diocèse de Farafangana et signifie que tous les chrétiens sont UN, comme le Christ dit : «Le Père et moi nous sommes un», ou «soyez un en moi» : l'idée est que l'Eglise du diocèse est un peuple UN, ou disons UNI, bien que UNI ne soit pas assez fort.

Prière de demande

Dieu notre Père,

Nous, Ton-Peuple-Uni²¹, nous sommes heureux que tu nous aies manifesté ton amour

par Jésus ton Enfant.

Inspiré par ton Esprit Saint, nous te supplions :

Sauve ton peuple, et veuille manifester ta gloire

En faisant reconnaître son Serviteur Lucien Botovasoa comme Bienheureux.

Il a montré dans sa vie pleine d'humilité

l'amour de Jésus honoré dans l'Eucharistie

et dans tous les pauvres qui le rencontraient chaque jour.

Inséparable de sa profonde vénération pour la Sainte Vierge Marie,

son amour de l'Eglise et de l'Ecole catholique sont surprenants.

Il fut pour tous un exemple vivant par son respect de la vie de famille

et par l'animation spirituelle des associations dont il était membre.

On reste étonné de son attachement à la foi qui l'amena à livrer sa vie

pour le salut du grand nombre.

Nous, Ton-Peuple-Uni, avons besoin de Lui comme Protecteur et comme exemple.

Manifeste donc ta Volonté, ô Père,

Et accorde-nous à sa prière ce que nous te demandons maintenant :

Nous croyons en toi, ô Père, Tu es le Dieu d'amour, le Miséricordieux,

Et Tu peux tout,

Nous Te le demandons par le Christ notre Frère Aîné et notre Seigneur. Amen.

Je crois en Dieu (Symbole des Apôtres) ..., Notre Père ...,

Je vous salue ..., Gloire au Père ...

Imprimatur : Mgr Ramaroson Marc Benjamin cm, évêque de Farafangana

Merci de faire connaître les grâces que vous aurez reçues à :

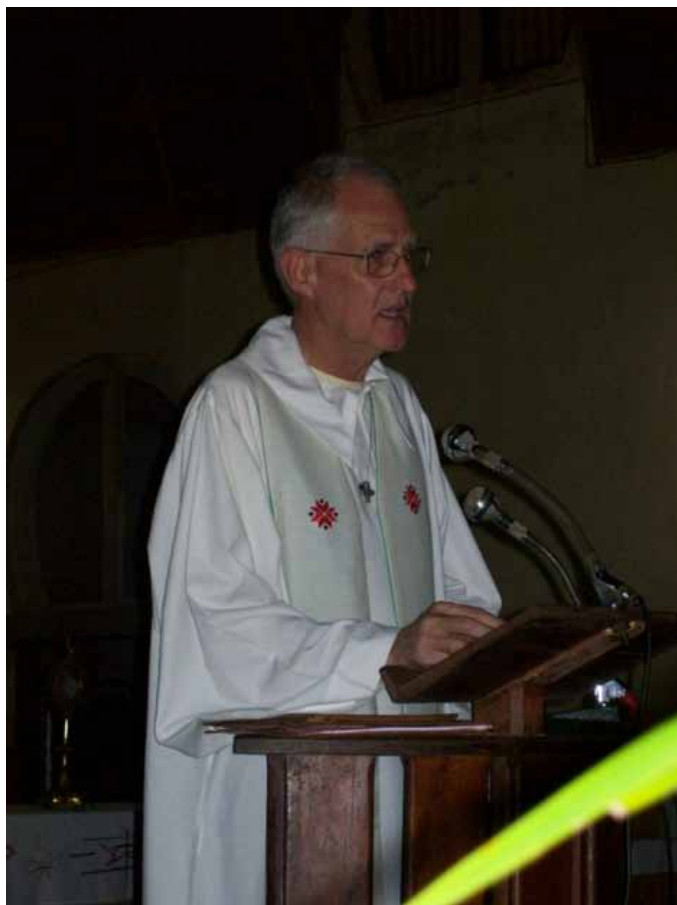
Mgr Ramaroson Marc Benjamin cm, BP 24 – 309 – Farafangana

Adresse mail : bramaroson@gmail.com

**LE DIOCESE DE FARAFANGANA
REPREND LE DOSSIER :
VERS LA BEATIFICATION DE LUCIEN...**

*Nouvelle enquête à Vohipeno
Dévotion populaire
Procès diocésain et envoi à Rome*

Le Père Noiret...



parlant de Lucien lors de la veillée du 17 avril 2008

Le Père François NOIRET est entré dans la Compagnie de Jésus en 1968 (ordre catholique fondé au 16^{ème} siècle par St Ignace de Loyola pour la réforme et les missions de l'Eglise). Membre de la Province jésuite de Madagascar, il vit à la Résidence du Sacré-Cœur à Saint-Denis depuis 2013. Il a été aumônier de l'Université de Fianarantsoa et professeur

d'ethnologie au grand séminaire de Fianarantsoa. Il a publié plusieurs livres sur la culture et l'histoire de Madagascar. Il est chargé de la cause de béatification du Serviteur de Dieu Lucien BOTOVASOA, décapité lors de l'Insurrection malgache de 1947, mort en odeur de sainteté. L'enquête diocésaine est terminée depuis 2013 ; la cause s'ouvre maintenant à Rome.

INTRODUCTION

Lettre de présentation de l'enquête adressée à Rome et argument de la cause

Le P. François Noiret, sj, professeur d'anthropologie au grand Séminaire de Fianarantsoa, BP 1200, Mahamanina, FIANARANTSOA – 301 – MADAGASCAR (francois.noiret@jesuites.com), aux Pères Francesco Vinci, provincial des Capucins de Madagascar, et Floriot Tessari, postulateur général de l'Ordre.

Fianarantsoa, ce jeudi de Pâques 28 avril 2011

Mes Révérends Pères,
Monseigneur Benjamin Ramaroson, évêque de Farafangana sur la côte sud-est de Madagascar, m'a prié de rédiger en peu de pages l'argument de la cause de Lucien BOTOVASOA, instituteur catholique de Vohipeno, bourgade de ce diocèse, chrétien modèle tué lors de l'Insurrection malgache de 1947, ayant laissé une réputation de martyr et de sainteté.

Une première enquête canonique avait été confiée jadis par l'évêque de Farafangana, Mgr Chilouet, au Père Louis Deguise qui la mena de 1965 à 1968 ; précieuse, mais incomplète, elle n'aboutit pas, car les circonstances politiques et le traumatisme laissé par l'Insurrection restaient alors trop sensibles tant au niveau local qu'au niveau national. J'ai retranscrit, analysé et utilisé les documents de cette enquête et repris le travail à frais nouveaux,

allant sur place à huit reprises de 2007 à 2011, en découvrant les lieux, en retrouvant des témoins majeurs et divers documents écrits, quelques photos aussi. Par un universitaire spécialiste de cette période, j'ai retrouvé les archives judiciaires du procès de 1948-1949 concernant l'assassinat de Lucien Botovasoa. Les archives de la paroisse ont fourni aussi de nombreuses indications utiles. On peut considérer maintenant l'enquête comme terminée.

J'ai pu rencontrer à plusieurs reprises les six frères et sœurs de Botovasoa encore vivants, ses deux filles et le bourreau lui-même, ainsi que de nombreux témoins de cette période, dont plusieurs de ses anciens élèves. Inutile de dire que les entretiens ont été parfois très délicats, lents et douloureux. Il a fallu reprendre bien des conversations, confronter les faits et les personnes pour dévoiler le fond des choses, déceler les mensonges, écarter les affabulations, apprendre à reconstituer les événements malgré la distance et la perte des souvenirs, d'autant que les témoins, quoique relativement nombreux, sont aujourd'hui très âgés et pour beaucoup illettrés.

En 2008, Mgr Benjamin Ramarosona souhaité une première commémoration publique de Botovasoa : le Centenaire

de sa naissance fut célébré au jour anniversaire de sa mort, le 17 avril, sur les lieux conservés et protégés par la population depuis 1947. Avec cette célébration, les choses ont pris soudain une ampleur extraordinaire, sur place et dans tout le diocèse, voire au-delà, et la date du 17 avril est devenue une date annuelle de référence pour toute la ville. Le livret préparé jadis par le Père Deguisse a été révisé et tiré à 2.500 exemplaires, vite épuisés. L'histoire de Botovasoa est jouée dans tous les

districts et paroisses, le lieu est visité, on vient puiser l'eau du fleuve à l'endroit où son corps fut jeté etc., si bien qu'on est déjà obligé d'aménager les lieux. Mgr Nugent, Nonce Apostolique, s'y est arrêté en août 2010 en revenant des Journées diocésaines des Jeunes de Farafangana et a reconnu le phénomène de dévotion populaire.

Voici l'argument de l'histoire de Lucien BOTOVASOA telle qu'elle se dégage désormais de l'enquête.



Photo des parents de Lucien Botovasoa : son père, Behandry Joseph, né en 1892, et sa mère, Neviasoa Philomène, née en 1890. Ils sont vêtus des somptueux lamba de soie grège, lambalandy.

Histoire du Maître Lucien BOTOVASOA (1908-1947)

*Directeur de l'école catholique de Vohipeno
(Farafangana, Madagascar)*

Sa vie

Lucien Botovaso naît en 1908 d'un père baptisé en 1902, l'un des tout premiers chrétiens, puisque les missionnaires catholiques n'étaient arrivés à Vohipeno qu'en 1899. Elève de l'école publique, puis de l'école catholique, il sera baptisé en 1922. Sa mère sera baptisée après lui, en 1925. Il est l'aîné de neuf enfants. Elève brillant, il est envoyé se former chez les jésuites de Fianarantsoa ; major de sa promotion, il revient comme instituteur paroissial en 1928. Il se marie en 1930 avec Suzanne Soazana, illettrée, dont il aura huit enfants (cinq seulement vécurent ; deux sont encore en vie).

Instituteur modèle, excellent pédagogue, sportif, musicien, chanteur, souriant et enjoué – nul ne le vit jamais en colère - il est aussi un modèle de vie chrétienne, dévoué à tous, soucieux de plus grand bien de ses élèves. Dès 1928, les baptêmes se multiplient dans le bourg d'Ambohimanarivo d'où il est originaire, en bas de la ville de Vohipeno, le long du fleuve Matitanana. L'église est située en haut sur la colline, au bourg de Vatomasina; l'école aussi, ainsi que la maison du Père. Son curé est le Père Garric, lazariste.

Vatomasina était déjà largement catholique ; Ambohimanarivo va le devenir, mais l'ambiance païenne y demeurera longtemps dominante. Les deux populations sont en rivalité latente, pour des raisons historiques, le bourg du haut ayant conservé de ses origines arabes l'écriture arabico-malgache et les manuscrits de divination, d'astrologie et d'histoire ancestrale, que possède aussi sa famille qui, en réalité, s'est installée postérieurement dans le bourg du bas. Botovaso tire de cette tradition familiale le goût d'apprendre : il lit beaucoup ; il apprend, outre le malgache classique, le français et le latin, l'allemand, le chinois (avec les commerçants du bourg), l'anglais ; il lit les textes arabico-malgaches. Musicien hors pair, il joue du clairon, tient l'harmonium en virtuose et dirige le chant à l'église. Sa réussite personnelle suscite des jalousies dans le milieu traditionnel qui l'entoure ; il paraît intouchable cependant, revêtu d'une aura extraordinaire.

Lucien appartient aux associations de jeunes chrétiens de l'époque et les anime ; mais il veut davantage : il cherche une forme de vie où vivre la sainteté des religieux dans le mariage. Il découvre le Manuel du Tiers Ordre

franciscain et fonde vers 1940-1941 une première fraternité avec quelques chrétiens convaincus, en particulier Marguerite Kembarakala, femme de fonctionnaire, de 18 ans son aînée, qui l'a déjà amené au baptême et a préparé son mariage. Il anime cette fraternité qu'il réunit chaque semaine. Il prend « la vêtue » le 8 décembre 1944 : de ce jour, il devient d'une pauvreté et d'une piété extraordinaires ; directeur de l'école, toujours tiré à quatre épingles, il abandonne ses beaux vêtements et se contente désormais de sandales,

de la chemisette et du pantalon kaki, au grand dam de sa femme. Il a la corde aux reins, à même la peau, sans ostentation, mais sans le cacher à ses élèves qui lui demandent pourquoi : « Pour se maîtriser et ne pas se laisser aller à ses caprices », leur répond-il. Il jeûne tous les mercredis et vendredis et donne sa part de riz à ses enfants ravis ; il se lève chaque nuit à minuit pour prier à genoux près de son lit, puis se rend à l'église à 4 heures devant le Saint Sacrement jusqu'à l'heure de la messe.



Photo de mariage de Lucien Botovasoa et Suzanne Soazana, le 10 octobre 1930. Le jeune instituteur a 22 ans ; Suzanne en a 16.

Il devient franciscain dans l'âme, soigne les oiseaux blessés, ne supporte pas qu'on coupe le cou à ses volailles ; son chapelet à la main ou pendu à sa ceinture, toujours joyeux, il prie sans cesse, en chemin, aux champs, en allant à l'école et il sait y entraîner les autres; il fait des tournées d'évangélisation dans les campagnes environnantes. A la fin de sa vie, il porte sous sa chemisette une haire en toile de sac gony. Il a pour devise l'Ad Majorem Dei Gloriam des jésuites : « Tout faire pour mieux glorifier Dieu » et il l'explique à ses élèves.

Sa femme, qui a bien du mal à le suivre, ne l'entend pas de cette oreille, elle proteste avec véhémence contre ce qu'elle considère comme folie. D'un caractère difficile, elle le houspille souvent et publiquement ; il répond avec douceur et sourire et il sait la faire rire avec lui. Il l'encourage à soigner le menu familial quand il jeûne ; il lui fait poser des dents en or ; il fait des heures supplémentaires pour qu'elle soit plus à l'aise, car, en réalité, la vie est dure, le salaire maigre, le curé exigeant (le Père Garric, colérique, est alcoolique, et le soir, Lucien qui ne boit jamais, le ramène au presbytère avec l'aide du chauffeur ; pourtant il lui voue une obéissance totale).

Lucien devient pour ses concitoyens un modèle de réussite humaine et chrétienne : de son village d'Ambohimanarivo, il est le seul à

avoir étudié ; sa parole et son exemple ont un poids considérable dans la vie sociale. Sa probité est proverbiale ; jusqu'à ce jour, on dit à Vohipeno : « Faire comme Botovaso qui trouve de l'argent, il ne le garde pas mais le rend à son propriétaire ». Tout cela sans la moindre affectation. Une religieuse dit de lui : « Lucien était naturellement surnaturel. Une force surnaturelle émanait de lui, de son affabilité, de son visage rayonnant, de la possession de lui-même qui subjuguait ou désarmait quiconque l'approchait. Sa seule manière d'être mettait en confiance... » En public, il parlait peu, sobrement et clairement, sans crainte du qu'en dirait-on. Il était d'une simplicité absolue et l'opinion commune tient qu'en fin de compte, c'est pour cette simplicité que les crapules du pays le tuèrent : sa simple présence les condamnait !

Sa mort

Après la seconde guerre mondiale, un vent d'indépendance souffle sur les colonies françaises. Fin 1946, un des beaux-frères de Lucien, ancien combattant et résistant en France, devient l'un des meneurs du mouvement indépendantiste sous la responsabilité de son frère aîné, Tsimihono : or Tsimihono est aussi le « roi » ou chef clanique qui règne sur le bourg d'Ambohimanarivo. A ce titre il a droit de vie ou de mort, et nul ne peut s'opposer à ses décisions. La population n'a pas le choix. Très vite les

choses s'enveniment. Lucien, devenu directeur de l'école, habite maintenant à côté de l'église et du presbytère, au bourg du haut ; il est le bras droit du curé, lequel a partie liée avec les colons et l'administration coloniale.

Portrait de Lucien Botovasoa



Le jour de son mariage en 1930, il a 22 ans



Portrait extrait d'une photo de groupe, fin 1946 : il a 38 ans ; le costume et la joue gauche ont été dessinés au fusain. On remarquera l'intense spiritualisation du visage en comparaison de celui du jeune homme !

Lucien interdit à ses frères d'entrer en politique : « Cela finira dans le sang, » dit-il. La jalousie aussi se cache sous les rivalités politiques. De plus, son beau-frère n'a pas daigné reprendre la vie conjugale avec la sœur de Lucien et se conduit fort mal. Lucien, pressé de rejoindre le parti pro-français, refuse de participer aux réunions ; quand on veut le présenter pour les élections provinciales, il refuse obstinément ; il se fait insulter et chasser publiquement par l'administrateur ; or le P. Garric ne le protège pas, alors qu'il est déjà mis sur la liste noire des ennemis du peuple par les indépendantistes. Depuis des mois, Lucien prédit sa mort à sa femme, à ses parents et amis et prépare les siens à tenir bon dans la foi : il sent venir la persécution et le drame.

Le dimanche des Rameaux 30 mars 1947, après la messe, la nouvelle que l'Insurrection a éclaté à Manakara (à 40km) sème la panique dans Vohipeno. Les gens fuient dans la forêt ; le père de Lucien, qui a la carte du parti indépendantiste, ordonne à son fils de les rejoindre sur une petite concession qu'ils ont dans un coin de forêt profonde ; Lucien obéit, à contrecœur. La Semaine Sainte se passe dans les massacres ; colons et fonctionnaires malgaches sont tués sans sommation par les insurgés ; ceux qui échappent s'enfuient sous protection militaire avec le curé et les religieuses ; les sœurs échappent au viol collectif déjà programmé. Dans la région, toutes les églises et écoles

catholiques sont brûlées. A Vatomasina, la population, déjà catholique, limite les dégâts : l'église est seulement fermée, les portes sont clouées, l'école est gardée comme lieu de refuge. Lucien dans la forêt prie au pied d'un arbre et fait prier sa famille. Il a échappé au massacre, mais il sait que les chrétiens sont abandonnés.

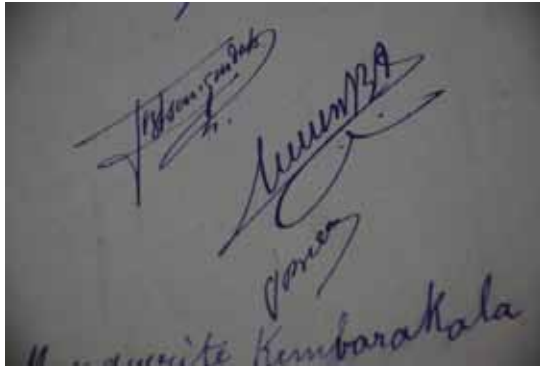
Le mercredi de Pâques 9 avril, son frère André Mahazo lui apporte la parole du roi Tsimihono : « Que le Maître remonte ; nous lui donnerons la carte du parti ; mais si vous ne le sortez pas, nous tuerons toute votre famille. » Le père de Lucien pleure, et toute la famille. Lucien, qui sait à quoi s'en tenir, leur dit : « Restez ici et laissez-moi y aller seul ». Il remonte en ville et va se loger avec les 300 chrétiens, femmes et enfants, réfugiés dans l'école. Un calme précaire règne. Le dimanche de Quasimodo, il rassemble catholiques et protestants dans une classe et dirige la prière : « Sa dernière messe », disent les gens. Ils ont fleuri une table avec nappe blanche, croix et cierges. Il prêche : « Nous vivons la Pâque du Seigneur ; préparez-vous, nos ennemis vont venir ; tenez bon », et l'on chante. Jusqu'à ce jour, à Pâques, on chante à l'église de Vohipeno les chants de ce jour-là !

Mais il tente encore quelque chose ; sa famille revient de la forêt le mardi 15 ; le mercredi 16, Léonce le catéchiste et lui envisagent de prendre la carte du parti pour ré-ouvrir l'église et l'école. Or, le soir même, à la maison clanique,

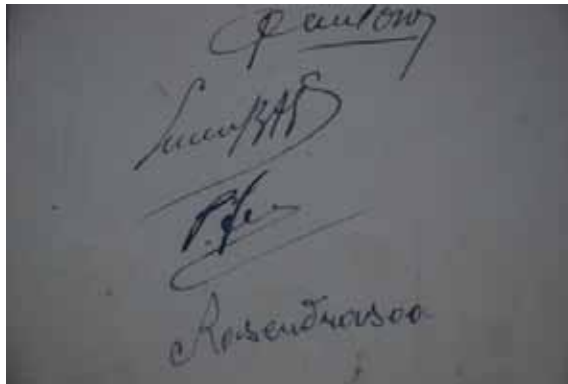
le roi décide sa mise à mort, ainsi que celle de six autres petits fonctionnaires qui ont survécu. Prévenu, il refuse de s'enfuir. Le lendemain, il appelle son frère André qui va le livrer et lui dit :

« Je vais mourir ce soir ; c'est à toi que je confie ma femme et mes enfants. » Sa femme alertée la presse de se cacher ; il refuse, sachant que c'est elle et tous les siens qui seraient tués.

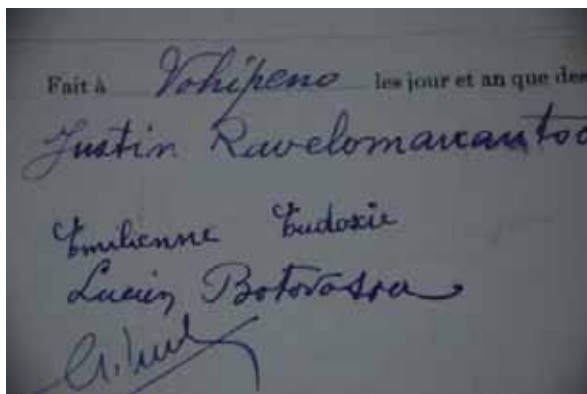
La signature de Lucien



Handwritten signature of Lucien Botoava, with the name 'Lucien Botoava' written below it.



Handwritten signature of Lucien Botoava, with the name 'Lucien Botoava' written below it.



Fait à Vohipeno les jour et an que des
Justin Ravelomanantsoa
Emilienne Eudoxie
Lucien Botoava
A. Botoava

Il mange calmement ; il lui dit : « J'attends ce moment depuis longtemps, je suis prêt ; je ne crains pas la mort, je la désire même, c'est la béatitude ; tu ne peux comprendre cela ; je crains seulement le moment où le coupe-coupe s'abattra ; ma seule peine, c'est de te laisser seule avec les enfants. » Puis il lève la main au-dessus d'elle et lui promet de toujours veiller sur elle et ses enfants ; le dernier n'a que deux ans et elle est enceinte, il le sait ; il lui fait ses recommandations et se met en prière jusqu'au soir.

Vers 21 heures, son frère André et deux cousins, eux-mêmes envoyés sous peine de mort pour eux, leurs femmes et leurs enfants, viennent l'arrêter. Lucien est prêt, il se vêt d'un grand drap noir et part en tête, à pas rapides, sans un mot ; il traverse la foule pétrifiée ; il entre dans la maison clanique et prononce à voix forte : « Je sais que vous allez me tuer ; si ma vie peut en sauver beaucoup d'autres, n'hésitez pas. Je vous demande seulement d'épargner mes frères. » On le presse alors de devenir leur secrétaire ; il refuse : « Vous brûlez les églises, vous tuez... » On l'envoie à la mort. Sur le seuil de la porte, il se retourne et prophétise au roi : « Roi, tu mourras chrétien ; ce sera très dur pour toi, mais ne crains pas, je serai là à côté de toi et tu seras baptisé. »

En chemin, Lucien console les gens : « Dites à ma famille de ne pas pleurer ; je suis heureux ; c'est Dieu qui m'emporte ! » Arrivé à l'abattoir, près du fleuve, il

demande à prier. A genoux, il répète : « Mon Dieu, pardonne à mes frères : ils ont un dur devoir à remplir envers moi. Que mon sang répandu à terre le soit pour le salut de ma patrie ! » Il refuse d'être attaché : « Ne me liez pas ; je me lie moi-même », puis il croise ses mains devant lui ; il tient son chapelet. Ils sont trois bourreaux, ses anciens élèves : l'un rate son coup ; l'autre tremble et le coupe-coupe lui échappe. Lucien se redresse et leur dit : « Cessez d'agiter vos coupe-coupe, tâchez de me trancher le cou en une seule fois, » et il mime le geste. Le coupe-coupe s'abat ; on l'achève, et on jette son corps au fleuve. Il sera vu à l'embouchure avec plusieurs autres corps, quelques jours après, toujours vêtu de sa tenue de tertiaire franciscain.

Aussitôt, on dit : « On a tué et éteint la lumière, le flambeau qui éclairait cette ville ! » « Ce village est maudit, car il a tué le Juste ! » Et une femme enclot l'endroit où son sang fut versé : jusqu'à ce jour, ce lieu est clos d'une haie sacrée et planté d'une croix.

La répression coloniale sera terrible. Garric, le fusil à l'épaule, mène lui-même les troupes à travers son district et désigne les gens à tuer ou à épargner. Il y a d'affreux massacres. Presque toute la population se terre dans les forêts pendant neuf mois environ et se meurt de misère. André Mahazo a pris en charge la femme de Lucien et ses enfants, ils errent cinq mois terrorisés

dans la forêt. En octobre, ils rejoignent le bourg ; Suzanne accouche d'une petite Lucienne qui va mourir de faim : Suzanne, épuisée, n'avait plus de lait. Les tribunaux condamneront 26 hommes de Vohipeno : Tsimihono à la perpétuité, André Mahazo son frère et le beau-frère à vingt de prison. Le Père Garric, rongé de culpabilité, quitte Madagascar et

devient fou. Le Père Deguise, curé de Manakara, grand admirateur de Lucien, se fait moine en France pour réparer les crimes qu'il a vus et contre lesquels il a lutté de façon héroïque ; il reviendra à Vohipeno pour fonder un centre monastique, et c'est à lui que Mgr Chilouet confiera la première enquête sur la sainteté de Lucien.



Photo de Suzanne, son épouse, vers 1970

A la veille de l'indépendance de Madagascar, les condamnés de 47 sont amnistiés : ils reviennent au village comme si de rien n'était. Il y a pourtant eu des dizaines, voire des centaines de morts dans ce village de moins de 3000 habitants. Ambohimananarivo se sent maudit et végète. Mais pour éviter la violence et le cycle des vengeances, la consigne est de ne plus rien dire. Pourtant, discrètement, on parle d'apparitions de Lucien en rêve ou en vision : toujours il conseille, avertit, encourage, comme il faisait si bien jadis. Deux églises naissent de ces apparitions. Plusieurs guérisons sont attribuées à son intervention, à sa prière, à ses conseils. Les chrétiens prient sur le lieu où il a versé son sang.

En 1964, mourant, Tsimihono appelle le prêtre ; il lui dit que Lucien est là, qu'il l'entend ; il demande le baptême. C'est Kembarakala qui l'y prépare, elle qui a perdu dans les massacres son mari et cinq de ses parents proches. Tsimihono est baptisé et meurt en priant, heureux d'offrir en expiation des souffrances atroces.

On ne parle plus des drames de 47, mais les anciens entretiennent le lieu du martyr de Lucien, jusqu'au jour de mars 2006 où Mgr Benjamin devient évêque et s'attelle à la cause. La première commémoration, grave, sera vécue comme une délivrance: c'est enfin la réconciliation ! La mort de Lucien qui

a voulu épargner les autres est ressentie maintenant comme une bénédiction, et les anniversaires suivants sont joyeux. En 2008, André Mahazo, après plus de soixante ans d'isolement dans la forêt, prend part à la fête, bouleversé, avec ses autres frères et sœurs et avec les enfants de Lucien.

L'un des bourreaux confessa à l'enquête : « Si Lucien n'avait pas livré sa vie, c'est toute la ville qui aurait disparu. Ce qu'il voulait, c'était d'être le dernier à mourir pour empêcher les gens de s'entretuer. »

En 2010, les chefs des maisons claniques, les mpanjaka, demandent qu'on bâtisse une chapelle sur le lieu du martyr ; le diocèse lance une prière de neuvaine ; les jeunes n'hésitent pas à jouer l'histoire de Lucien devant leurs propres parents et grands-parents dans tous les districts et paroisses du diocèse de Farafangana, et les témoignages de grâces reçues et de guérisons se multiplient. Le procès diocésain en vue de la béatification est ouvert à Farafangana en 2011 ; clos en 2013, il est validé par le Cardinal Amato à Rome en 2014. Le procès romain s'ouvre maintenant. Quatre des frères et sœurs de Lucien, et deux de ses enfants, sont encore vivants ; avec eux, les chrétiens de Farafangana et de Madagascar attendent le jugement de l'Église sur la vie et la mort de Maître Lucien Botovaso.

P. François Noiret sj, vice-postulateur

Les lieux de souvenir...



La maison de Lucien Botovasoa, directeur de l'école St Joseph : c'est par cette porte qu'il est sorti pour être jugé et exécuté la nuit du 17 avril 1947. Aujourd'hui cantine scolaire.

Le lieu de son exécution, au bord du fleuve Matitana, Mémorial enclos depuis 1947. Photos prises le 17 avril 2008.



1ère commémoration publique célébrée à Vohipeno, le 17 avril 2008



*Les frères et sœurs de Lucien Botvasoa, et ses deux filles (à droite),
avec l'évêque de Farafangana, Mgr Benjamin Ramaroson*

La devise de Lucien, en latin et... en malgache :



Pour la plus grande gloire de Dieu



*Gaïane, fille de Lucien, tient la natte tressée par les femmes de la paroisse :
17 avril 2008 - Célébration du centenaire de Lucien Botovasoa – 1908*

Dimanche des Rameaux 17 avril 2011



*Bénédictio des Rameaux au Mémorial de Lucien, puis procession vers l'église pour la messe.
L'eau du fleuve sert à la bénédiction.*



Bénédition de l'oratoire, le 22 avril 2012



Bénédition de l'oratoire construit à la demande des mpanjaka de Ambohimarivo, le 22 avril 2012. L'oratoire est à l'angle du Mémorial et du fleuve Matitana. L'inscription dit : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie. » Ni décoration, ni image ; simple abri pour les célébrations et prières faites en ce lieu. Puis encensement du Mémorial de Lucien.



Jeux scéniques au Mémorial



Lucien Maître d'école fait prier ses élèves...



*Lucien
et le maquignon
qui a perdu son
argent*

Salut du Saint Sacrement avec tous les catéchistes du district



La joie franciscaine de Maître Lucien inonde ce lieu où l'on vit, où l'on prie, on l'on rit, où l'on joue, où l'on chante, où l'on adore et implore, où l'on puise l'eau et se lave... Entre le fleuve Matitana, jadis rougi de sang, et la route nationale, en ce lieu accessible à tous où la mort avait régné, c'est Vohipeno aujourd'hui, heureuse d'avoir trouvé grâce.

**Christ est vainqueur de la mort,
l'Amour a vaincu la haine !**

Le procès en vue de la béatification

Mgr Benjamin, évêque de Farafangana, ouvre l'enquête diocésaine le 7 Septembre 2011 ; elle est close officiellement le 17 avril 2013. Le 21 mai 2013, les documents sont remis au Nonce Apostolique et ils sont envoyés à Rome à la Congrégation pour la cause des Saints.



Le procès va pouvoir s'ouvrir à Rome. L'Ordre des Capucins s'engage avec l'Eglise de Madagascar au nom de la famille franciscaine. Le Père Noiret est nommé Vice-Postulateur ; mais, avant de se rendre à Rome, il doit d'abord aller à Vohipeno demander la bénédiction des Anciens.

**Les rois (mpanjaka) et chefs de clans de Vohipeno
bénissent le Vice-Postulateur en vue du procès
de béatification à Rome
(jeudi 15 et vendredi 16 mai 2014)**



*Le Père François Noiret au milieu des quatre rois du bourg de Vatomasina,
entourés des notables de la paroisse : plusieurs sont d'anciens élèves de Lucien Botovasoa*



Dans la maison clanique d'Ambohimarivo, village de Lucien, avec le roi et tous les chefs de lignages, devant la porte de Dieu et des Ancêtres ouverte à la lumière du soleil levant...



Venant, fils d'une sœur de Lucien, roi en exercice, bénit le Père Noiret

*Suite de la bénédiction dans
la tranobe (la maison royale)*



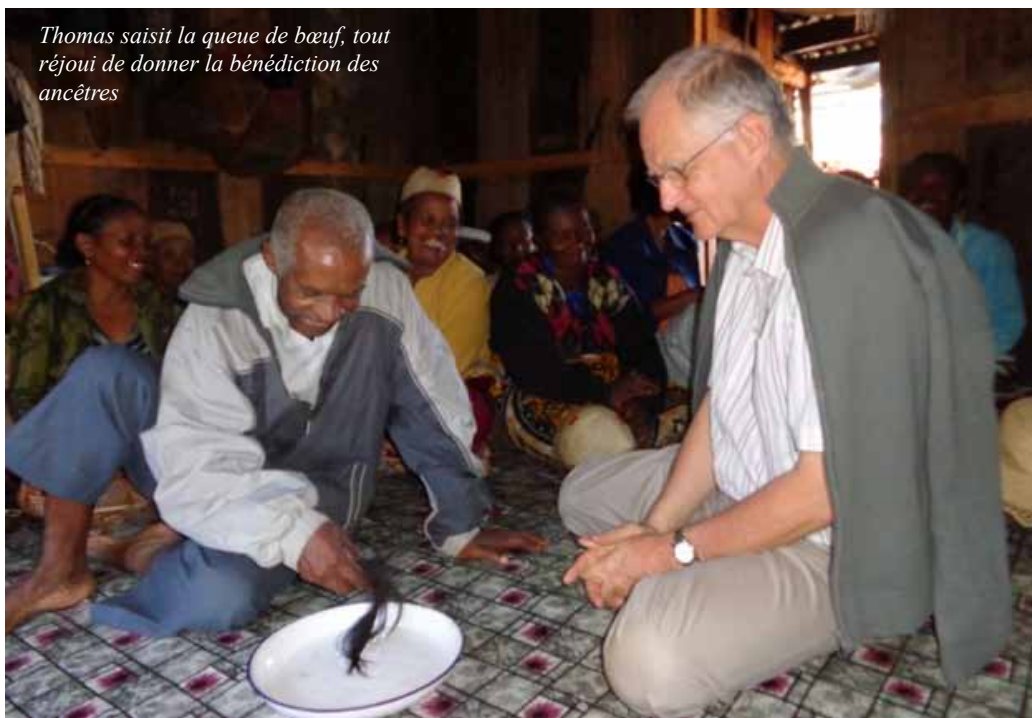
*A la sortie de la maison royale avec
les notables de la paroisse*

Dans la maison du lignage de Lucien, les Antevolamena



*Les anciens de la famille
sont réunis...*

*Thomas saisit la queue de bœuf, tout
réjoui de donner la bénédiction des
ancêtres*





*La porte de l'est est ouverte à la
lumière du jour : Dieu Créateur et les
Ancêtres bénissent la cause de Lucien
par la parole de Thomas*



Remerciements

Lucien **BOTOVASOA** a offert sa vie pour sauver ses frères
et pour l'amour de Madagascar, dans une période tragique :
l'Insurrection de 1947.

Si Dieu nous le donne comme modèle, à Lui la gloire et nos remerciements !

Merci à Mgr Benjamin, aujourd'hui archevêque de Diégo-Suarez,
qui a osé remettre en route la cause de Lucien tant que les témoins
directs étaient encore vivants !

Merci à la famille de Lucien, à ses frères et sœurs, à ses enfants,
aux habitants de Vohipeno, à leurs rois et chefs de clans,
qui nous remettent en confiance leur histoire !

Merci à tous ceux qui ont recours à la prière de Lucien pour obtenir
de Dieu secours, conseil et guérison et manifester sa grande miséricorde !

Merci à tous ceux qui voudront bien faire connaître l'histoire
de Lucien BOTOVASOA et apporter leurs prières et leur aide
pour faire avancer sa cause.

Adresses utiles :

Mgr Benjamin Ramaroson, archevêque de Diégo-Suarez :
bramaroson@gmail.com

Père François Noiret, vice-postulateur :
francois.noiret@jesuites.com

Association Rouler :
rouler.oi@gmail.com;

contact :
Edith Boyer, tél : 06 93 97 37 35 ;
permanence à l'église de La Délivrance (Saint-Denis)





LE MAITRE
LUCIEN BOTOVASOA
1908 - 1947